

Simon Bourgouin, traducteur de Pétrarque et de Leonardo Bruni
Elina Suomela-Härmä
Section 14 Littératures médiévales

Simon Bourgouin (fin XV^e - début XVI^e siècle), valet de chambre de Louis XII, est connu à la fois comme auteur en propre et traducteur. On lui doit entre autres la première traduction en vers français des *Triumphes* de Pétrarque (vers 1500) ainsi qu'un certain nombre de *Vies* d'hommes illustres.

La version des *Triumphes* de Bourgouin, dont nous venons de publier la première édition critique (cf. bibliographie), est remarquable sous plus d'un titre. La langue de la traduction se situe entre le moyen français et le français du XVI^e siècle et présente des particularités intéressantes aussi bien du point de vue formel (des alexandrins en rimes plates), syntaxique que lexical.

Parmi les traits saillants de la traduction des *Triumphes* il faut citer tout d'abord une certaine prolixité, typique des rhétoriciens auxquels Bourgouin s'apparente. Il ne partage ni la sobriété stylistique, ni la concision de Pétrarque ; les douze syllabes des alexandrins lui permettent de se soustraire à une tyrannie trop contraignante du mètre, d'autant plus qu'il prolonge souvent ses phrases en recourant à des enjambements. Il s'ensuit que la traduction française contient 3190 vers là où le texte italien n'en a que 2149. Les figures de style employées par Bourgouin contribuent en outre à accroître le nombre des vers. En bon rhétoricien, il donne volontiers libre cours à ce qu'on pourrait appeler la « tentation synonymique », phénomène qui ne consiste pas seulement en un emploi abondant de synonymes, mais aussi en hémistiches, voire en vers entiers glosant ce qui vient d'être dit. Le fonctionnement de ce mécanisme peut être illustré par ex. à l'aide des vers 223 - 228 du *Triumphus Cupidinis* III et le passage correspondant dans le texte-source (il y est question d'un congé brusque qu'une ombre non identifiée prend du narrateur) :

Così disse, et come hom che il voler mute,	Ainsi donc me disoit, et comme homme qui veult
col fin delle parole i passi volse,	Son couraige et vouloir muer le plus qu'il peult,
che a pena gli poteo render salute.	Avecq la fin de ses parolles ses pas tourne Et si court et soudain de moy il se destourne, Me saluant tout bas, qu'à peine je luy peuz Salut rendre à mon aise.

Les trois hendécasyllabes italiens ont presque doublé de volume et occupent cinq alexandrins et demi. Parmi les facteurs qui concourent à allonger le passage, on ne note pas seulement un des procédés favoris de Bourgouin, le recours aux hémistiches de remplissage (nous appelons ainsi les séquences qui ou bien ajoutent des considérations supplémentaires du traducteur, ou bien ne font que répéter ce qui a déjà été dit) *Me saluant tout bas*, mais aussi à un vers entier qu'on pourrait également qualifier « de remplissage » *Et si court et soudain de moy il se destourne*. A ces éléments adventices s'ajoutent les quasi-synonymes *couraige et vouloir* ainsi que le syntagme *le plus qu'il peult*, sans équivalent dans le texte source.

En ce qui concerne les choix lexicaux de Bourgouin, lorsqu'on lit côte à côte les textes italien et français, on est frappé par le nombre des mots transposés directement de celui-là à celui-ci. Évidemment l'italien et le français sont deux langues étroitement apparentées, mais cela n'empêche pas qu'on ait de temps en temps l'impression que le traducteur opère des choix de facilité et se sert du même mot (étymologiquement parlant) que Pétrarque, sans se soucier du fait qu'il n'a pas forcément le même sens dans les deux langues. Cependant, cinq siècles plus tard, il est bien difficile, sinon impossible, d'identifier tous les cas où cela se produit :

comment savoir jusqu'à quel point ces « italianismes » étaient reconnus comme tels et donc parfaitement compris ?

Si les stratégies de traduction appliquées par Bourgouin traducteur de vers ont été analysées dans notre édition (nous venons d'en évoquer quelques-unes), on ne connaît par contre pas celles qu'il met en œuvre dans ses traductions en prose, pour le moment inédites. Ici, il faut ouvrir une brève parenthèse pour expliquer en quoi consistent les traductions en question. Selon l'ensemble des sources qui recense l'œuvre de Bourgouin, il aurait traduit du latin un certain nombre de *Vies* de Plutarque¹. Ainsi le texte-source de sa *Vie* de Scipion serait-il la traduction latine faite par Donato Acciaiuoli (1429-1478) à partir du texte grec de Plutarque, celui de la *Vie* de Cicéron, la traduction en latin de Leonardo Bruni (1370-1440). Ces informations appellent quelques précisions. En effet Bruni, dégoûté par les erreurs d'une traduction latine antérieure à la *Vie* de Cicéron et ne trouvant même pas le texte grec de Plutarque entièrement satisfaisant, a rédigé sa *Vie* de Cicéron *ex novo* (Bruni 1996: 417-419) en latin et c'est ce texte que Bourgouin traduit en français. Que le nom de Plutarque apparaisse dans la rubrique (*La très illustre vie de Marc. Tulles Cycero redigee de Plutarque grec en latin par doctissime et elegant orateur Leonard Aretin et translatee de latin en langue françoise par Symon Bourgoyin bachelier en loix* [ms. fr 732, f. 168 r°]) ne saurait être qu'une trouvaille publicitaire, Plutarque étant bien plus connu en France que Bruni.

Pour légitimer entièrement la comparaison des stratégies auxquelles Bourgouin recourt en traduisant des vers, d'une part, et de la prose, de l'autre, il aurait été préférable de baser l'analyse sur des traductions dont les textes-sources soient toujours ou italiens ou latins. Bien que, dans le cas présent, cela ne soit pas possible, nous nous proposerons d'examiner a) dans quelle mesure Bourgouin est conditionné par la forme (vers vs prose) de la traduction qu'il va donner; b) la nature de ses choix traductifs (ceux-ci restent-ils les mêmes lorsqu'il traduit l'italien de Pétrarque et le latin de Bruni?) et c) la précision de la terminologie française (peut-il se permettre le même flou en traduisant un texte historique qu'en traduisant un poème allégorique?). Voici, pour conclure, un bref échantillon de sa prose:

... couroit jà par la cité de Rome ung bruyt et renommee et nouvelles couvertes et secretes par lesquelles plusieurs disoient que secretement on machinoit et jà estoit faicte en la cité quelque conjuration et trahison contre le chose publicque et que on preparoit gens et les moyens pour faire une grande tuerie et occision en la cité de Romme [BnF, ms. fr. 732 f. 188v°]².

Bibliographie

- Bruni, Leonardo, *Opere letterarie e politiche*, a cura di Paolo Vitti. Torino, UTET, Classici italiani, 1996.
- Carley, J.P. - Orth, M.D., « 'Plus que assez' : Simon Bourgouyn and his French translations from Plutarch, Petrarch and Lucian », *Viator*, 34 (2003), 328-363.
- Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*. Édition revue et mise à jour sous la direction de Geneviève Hasenohr et Michel Zink. Paris, Fayard 1992.
- Hankins, James, *Repertorium brunianum. A critical guide to the writings of Leonardo Bruni*. Vol. I, Roma, Fonti per la storia dell'Italia medievale. Subsidia 5, 1997.
- Harvitt, Hélène, « Les *Triumphes* de Pétrarque: traduction en vers par Simon Bougouyn, valet de chambre de Louis XII », *Revue de Littérature comparée*, 2 (1922), 85-89.
- Pétrarque, *Les Triumphes*. Traduction française de Simon Bourgouin. Édition critique, introduction et notes par Gabriella Parussa et Elina Suomela-Härmä. Genève, Droz 2012.

¹ Même le catalogue des manuscrits de la BnF ne parle que des *Vies* de Plutarque; les spécialistes de Bruni ont par contre identifié correctement le texte source du ms. fr. 732 de la BnF (cf. Hankins 1997).

² L'édition de Vitti donne: *Fama iam quedam licet obscura vulgarat coniurationem magnam contra rem publicam esse initam, cedem ingentem parari* (1996: 435).

